



Cahiers
de recherches
médiévales et
humanistes

Cahiers de recherches médiévales et humanistes

Journal of medieval and humanistic studies

34 | 2017

Du meurtre en politique

«L'animo ciascuna sua passion sotto el contrario manto ricopre»

Guichardin et les passions « italiennes » dans le livre I des Essais

Concetta Cavallini



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/crm/14605>

DOI : 10.4000/crm.14605

ISSN : 2273-0893

Éditeur

Classiques Garnier

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 339-358

ISSN : 2115-6360

Référence électronique

Concetta Cavallini, « L'animo ciascuna sua passion sotto el contrario manto ricopre », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes* [En ligne], 34 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2020, consulté le 13 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/crm/14605> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/crm.14605>

« L'ANIMO CIASCUNA SUA PASSION
SOTTO EL CONTRARIO MANTO RICOPRE »

Guichardin et les passions « italiennes »
dans le livre I des *Essais*

*Et così aven che l'animo ciascuna
sua passion sotto 'l contrario manto
ricopre co la vista or chiara or bruna :*

*però s'alcuna volta io rido o canto,
facciol, perch'i' non ò se non quest'una
via da celare il mio angoscioso pianto*¹.

Les trois premiers vers de cette citation de Pétrarque, presque en ouverture du chapitre I, 37 des *Essais*, nous poussent à plusieurs réflexions. Premièrement, Montaigne choisit d'ouvrir son chapitre « Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose » par une citation qui n'est pas tirée de Plutarque, lequel raconte l'épisode de la douleur de César devant la tête de Pompée à deux reprises, dans la *Vie de César* (LXII) et dans la *Vie de Pompée* (CXII), mais de Pétrarque. L'édition du *Canzoniere* que Montaigne possédait (Lyon, G. Rouillé, 1550²) porte la mention

-
- 1 Petrarca, *Canzoniere*, Introduzione di Roberto Antonelli, Saggio di Gianfranco Contini, Note al testo di Daniele Ponchiroli, Torino, Einaudi, 1964, p. 135, CII « Cesare, poi che 'l traditor d'Egitto ». Montaigne, *Essais*, I, 37, 238 « Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose ». Dans notre article, toutes les citations des *Essais* renvoient à l'édition Pléiade (Montaigne, *Les Essais*, éd. J. Balsamo, M. Magnien et C. Magnien-Simonin, édition des « Notes de lecture » et des « Sentences peintes » établie par A. Legros, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », 2007. Toute autre indication est précisée en note.
 - 2 *Il Petrarca, con nuove et brevi dichiarazioni, insieme una tavola di tutti i vocaboli, detti et proverbi difficili, diligentemente dichiarati*, in Lyone, appresso Gulielmo Rovillio, 1550, in-8°. Les deux premières éditions publiées chez Rouillé sont annotées par Antonio Brucioli, les trois autres par Pietro Bembo. Sur G. Rouillé voir É. Picot, *Les Français italianisants au XVII^e siècle*, Paris, H. Champion, 1906, p. 195-197 et J. Baudrier, *Bibliographie Lyonnaise*, IX, Lyon, 1895-1921, vol. IX, p. 13-411 (surtout p. 37-42).

de sa main « Riletto assai volte³ ». Or, il est indéniable qu'à partir des éditions lyonnaises de Pétrarque, que nous devons à Jean de Tournes et Guillaume Rouillé⁴, Pétrarque devient le champion du sentiment, un modèle non seulement de langue italienne mais aussi un modèle proposant l'« imposant ensemble des lieux communs » utile à exprimer le « discours amoureux⁵ ».

Une deuxième réflexion s'ajoute à la première. Dans la citation de Pétrarque, les passions sont rigoureusement entendues au pluriel, dans une réciprocité où chaque passion appelle son contraire : le rire de Démocrite et les larmes d'Héraclite. Le *Dictionnaire Francoislain, contenant les motz & manieres de parler Francois, tournez en Latin* de Robert Estienne, suivant la tradition classique latine et grecque, ne contient qu'une entrée au pluriel « Passions » :

Passions et accidens d'esprit, comme ioye, douleur, &c. *Affectus, plurali animo*
Qui ha quelques passions et accidens en son esprit, *Affectus animo*⁶.

Le dictionnaire Nicot de 1606 reprend en la réduisant l'entrée d'Estienne. Ce n'est qu'en 1680, avec le dictionnaire de Richelet, suivi du dictionnaire de Furetière et du dictionnaire de l'Académie en 1694, que le mot se rapproche de l'acception moderne, avec sa polysémie et ses déclinaisons, singulière et plurielle⁷. Mais les effets de la Préciosité et l'attention portée par la société du XVII^e siècle à la

3 Sur l'exemplaire qui porte l'*ex-libris* de Montaigne (Paris, Bibliothèque nationale de France, Rés. Z Payen 497), en plus de la phrase « *Riletto assai volte* » figure aussi : « *Mentre si può* ». La première a été longtemps considérée comme une annotation manuscrite non attribuable à Montaigne. Ce n'est qu'assez récemment qu'on a avancé l'hypothèse que la différence de graphie dépend peut-être du fait que cette phrase a été rédigée à une époque différente de l'autre. Voir A. Legros, *Montaigne manuscrit*, Paris, Classiques Garnier, 2010.

4 N. Bingen, *Les éditions lyonnaises de Pétrarque dues à Jean de Tournes et à Guillaume Rouillé*, in *Les Poètes français de la Renaissance et Pétrarque, études recueillies et publiées par Jean Balsamo*, Genève, Droz, (collection des Travaux d'Humanisme et Renaissance – Publications de la Fondation Barbier-Mueller pour l'étude de la poésie italienne de la Renaissance, n. 1), 2005, p. 139-155.

5 J. Balsamo, *Les Rencontres de Muses. Italianisme et anti-italianisme dans les Lettres françaises de la fin du XVI^e siècle*, Genève, 1992, p. 237.

6 *Dictionnaire Francoislain, contenant les motz & manieres de parler Francois, tournez en Latin*, À Paris, De l'imprimerie de Robert Estienne, 1539, *ad vocem*.

7 Dans un article de 1980, A. Lagrange se posait déjà la question du clivage du mot entre singulier et pluriel chez Montaigne : A. Lagrange, « L'homme et le monde dans l'édition des *Essais* de 1580 », *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, 3-4, 1980, p. 31-52.

casuistique amoureuse font passer en premier, dans les définitions, la passion entendue comme « agitation » provoquée par les mouvements de l'âme. Ce n'est qu'en deuxième place, dans le dictionnaire Richelet, que nous trouvons l'acception classique, qui renvoie à la Rhétorique d'Aristote et aux pièces de Sophocle et d'Euripide pour appeler passion « tout ce qui, étant suivi de douleur et de plaisir, apporte un tel changement dans l'esprit qu'en cet état il se remarque une notable différence dans les jugemens qu'on rend⁸ ». Dans le *Dictionnaire de l'Académie*, les choses se déclinent avec plus de précision et, à une première acception religieuse, où la « passion » est par antonomase la Passion du Christ, font suite les acceptions qui voient l'âme agitée respectivement par son côté « concupiscible » et par son côté « irascible⁹ ». Si dans cette dichotomie l'influence de la société du XVII^e siècle se fait sentir, il est indéniable que cette perspective binaire des passions comme les deux facettes d'une même médaille témoigne de la nature « ouverte » qu'on donnait à la notion de « passion ».

L'étude récente d'Emiliano Ferrari, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, rend compte à partir de la première ligne du « Prologue » de cette vision plurielle des passions à la Renaissance et chez Montaigne :

Amour, amitié, compassions, espoir, plaisir, désir, orgueil, ambition, gloire, colère, vengeance, peur, tristesse : tout au long de son ouvrage, Montaigne s'attache à observer, décrire et comprendre autant que possible le « nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prise » (II, 12, 486 A)¹⁰.

Le parcours pour décrire et recomposer une « anthropologie des passions » chez Montaigne peut se fonder sur des réflexions précédentes, peu nombreuses, à vrai dire, dont l'auteur rend compte de manière

8 P. Richelet, *Dictionnaire françois : contenant les mots et les choses, plusieurs nouvelles remarques sur la langue françoise, ses expressions propres, figurées et burlesques, la prononciation des mots les plus difficiles, le genre des noms, le régime des verbes...*, Seconde partie, du dictionnaire françois, tiré de l'usage et des meilleurs auteurs de la langue, Genève, J.-H. Widerhold, 1680, p. 133, entrée « Passion ».

9 *Dictionnaire de l'Académie françoise dédié au Roy*, A Paris, Chez la Veuve de Jean Baptiste Coignard, Imprimeur ordinaire du Roy, et de l'Académie Françoise, 1694, entrée « Passion » (seconde entrée).

10 E. Ferrari, *Montaigne. Une anthropologie des passions*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 9. Voir aussi le numéro 2011-2, n. 54 du *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, par E. Ferrari, qui rassemble des articles consacrés à ce sujet (« *Ce nombre infiny de passions* » : *Montaigne et la diversité des affects*).

précise¹¹. Hugo Friedrich, quand il avait voulu esquisser son portrait de Montaigne, avait reconnu la dette que ce dernier avait envers les doctrines des stoïciens et des péripatéticiens, mais aussi sa dette envers les lectures de Plutarque et de Cicéron, parmi d'autres. Les « troubles du jugement¹² » provoqués par les passions sont liés à l'essence même de l'homme, qui est variable, mixte, « ondoyante » ; vouloir éviter les passions serait plus qu'impossible : « Tant que nous restons hommes, l'apathia est non seulement impossible, mais encore immorale. C'est un orgueil démesuré¹³ ». Ces idées sont tirées des humanistes anti-stoïciens, comme Lorenzo Valla et Giannozzo Manetti¹⁴, liés d'amitié avec Poggio Bracciolini, l'un des représentants les plus importants de l'écriture de la *brevitas*, avec ses *Facéties*¹⁵. L'auteur des *Essais* tend à ne pas tirer de conclusions immédiates, à ne pas donner d'enseignement moral, à ne pas constituer une hiérarchie des passions ; de la même manière, il ne veut pas reconnaître l'égalité des vices. Il tend, comme le remarque bien H. Friedrich, à privilégier plutôt la description, surtout dans le premier livre des *Essais*, et à laisser le lecteur tirer des conclusions.

Il y a de ces traces [des troubles du jugement] dans les premiers essais, par exemple I, 2 (« De la tristesse »), ou I, 18 (« De la peur »). Mais la marche du développement, au lieu de mener au précepte de se dominer, bifurque vers l'analyse descriptive, en recommandant, si l'on veut conserver l'humanité naturelle, de subir ou endurer les passions jusqu'au bout¹⁶.

Il nous semble que, lorsqu'il combine une réflexion sur les passions en préférant les formes précises de la narration caractérisées par la *brevitas*

11 E. Ferrari rend compte de la bibliographie assez réduite sur cette question dans la note 2 du « Prologue » de son volume (E. Ferrari, *Montaigne. Une anthropologie*, p. 10). Voir aussi l'entrée « Passions » par C. Couturas et sa bibliographie dans le *Dictionnaire Montaigne, nouvelle édition revue, corrigée et augmentée*, sous la direction de Ph. Desan, Paris, Champion, 2007, p. 877-879.

12 H. Friedrich, *Montaigne*, Paris, Gallimard, 1968, p. 183.

13 H. Friedrich, *Montaigne*, p. 184.

14 S. Foà, « Manetti, Giannozzo », in *Dizionario Biografico degli Italiani*, Volume 68, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 2007. Sur Valla, outre la fiche de référence de D. Cantimori (*Enciclopedia Italiana*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, 1937), voir S. Camporeale, *Lorenzo Valla. Umanesimo, riforma e controriforma. Studi e testi*, Rome, Edizioni di storia e letteratura, 2002 [Florence, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 1972].

15 Le Pogge, *Facéties*, texte établi par Stefano Pittaluga, introduction et traduction par Étienne Wolff, notes de Stefano Pittaluga, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

16 H. Friedrich, *Montaigne*, p. 183.

et le choix d'exemples, Montaigne suit un schéma bien clair qui le porte non seulement à décrire des événements à travers des formes de narration comme les anecdotes, mais à les enrichir d'une dimension « humaine » à travers la description des passions éprouvées par les protagonistes de tel ou tel épisode. Y a-t-il une connexion entre forme et contenu, dans ces épisodes ? Pouvons-nous repérer un fil rouge dans la description des passions dans les anecdotes historiques de provenance italienne ? Nous allons analyser le cas de François Guichardin qui figure parmi les lectures de Montaigne dans les années de rédaction du livre I des *Essais*. Guichardin a pu jouer, dans ce cas, un rôle non négligeable. La vue de Montaigne sur les passions a peut-être suivi un parcours « italien », un parcours qui a influencé non seulement ses idées et positions mais aussi sa manière de décrire les passions, de les faire passer à travers les anecdotes citées.

PASSIONS ET HISTOIRE : L'INFLUENCE ITALIENNE ENTRE FORME ET CONTENU

Le domaine concernant les connexions, à la Renaissance, entre forme d'écriture et genre littéraire, dans le récit bref, doit encore être défriché¹⁷. Les frontières entre l'anecdote, la nouvelle courte, l'apologue, l'exemple, ne sont pas claires quant à la définition de leur nature et de leur fonction¹⁸. De plus, ces formes brèves se trouvent souvent enchevêtrées à l'intérieur d'œuvres qui ont, dans leur ensemble, une autre fonction, une autre nature, des finalités globalement différentes de celles des simples parties qui les composent.

17 À partir du XIX^e siècle, le récit bref devient un véritable genre littéraire avec ses règles et ses caractéristiques bien définies. Un colloque consacré à ce sujet (*Le récit bref : co-textes et contextes*) a eu lieu à Louvain du 4 au 6 mai 2017 (<http://www.shortfiction.be>).

18 S. Battaglia, « Dall'esempio alla novella », *Filologia Romanza*, VII, 1960, p. 21-84 ; G. Pérouse, « Nouvelle et Histoire », *La Nouvelle de langue française aux frontières des autres genres, du Moyen Âge à nos jours*, vol. I, sous la direction de V. Engel et M. Guissard, Ottignies, Quorum, 1997, p. 114-121 ; C.-G. Dubois, « Taxinomie et Poétique : compositions sérielles et constructions d'ensembles dans la création esthétique en France au seizième siècle », in *Le signe et le texte. Études sur l'écriture au XVI^e siècle en France*, textes réunis par L. D. Kritzman, Lexington, French Forum, 1990, p. 131-145.

Lorsqu'il rédige les *Essais*, Montaigne crée un genre nouveau dans son ensemble ; cependant, la forme des *Essais* n'est pas nouvelle, bien au contraire. Les recueils d'anecdotes ou d'histoires (prodigieuses, tragiques, édifiantes, etc.) se fondent sur une esthétique de la *brevitas* de source antique. Cependant, la floraison de recueils et *compendia* de ce genre à la Renaissance¹⁹ répond à plusieurs exigences, à la fois de divulgation culturelle et historique, surtout dans les collèges, et de plaisir de la lecture. Ces recueils reflètent donc une stratégie de composition à laquelle les imprimeurs, avec leurs politiques éditoriales, ne sont pas étrangers. Il est souvent possible, avec un peu d'effort, d'identifier à l'intérieur de ces recueils une structure, une disposition cohérente des sujets ou des formes, des fils rouges de la lecture. Cependant, il faut reconnaître que ces ouvrages, dans leur ensemble, vivent désormais de manière autonome et il est souvent impossible de repérer la/les sources ou le/les modèles suivis.

Les récits historiques se prêtent, plus que les autres, à occuper le devant de la scène²⁰, pour plusieurs raisons : premièrement, ils peuvent se fonder sur une autorité reconnue, celle des ouvrages et des auteurs classiques latins et grecs (l'*Anthologie de Strobée*, les *Exemples* de Valère Maxime, mais aussi les anecdotes nombreuses des *Vies de Plutarque* traduites par Amyot ou de ses *Œuvres Morales*, par exemple). Mais il faut ajouter à cela la nature de l'Histoire, une matière où les narrations ont le poids que leur confère le fait qu'elles sont vraies (*vera narratio*, comme la théorise aussi Bodin dans sa *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* de 1566²¹) ; les récits peuvent compter sur des témoignages, et ils jouissent en plus de l'autorité morale que leur

19 On peut citer les *Histoires prodigieuses* (1559) de Pierre Boaistuau et de l'*Académie française* (1577) de La Primaudaye, mais la liste serait infinie et pourrait remonter à Érasme, au Pogge, et s'élargir à l'Arétin, à Matteo Bandello, pour ne penser qu'à l'Italie.

20 Un numéro des *Montaigne studies* (XXIX, 1-2, 2017) sous la direction d'Éric McPhail, est consacré à Montaigne et les historiens (*Montaigne and Historians*), et analyse les enjeux nombreux, textuels, biographiques, d'influences, de lectures, entre Montaigne et les historiens. Un colloque, dont les actes ont été publiés en 1991, a été consacré au rapport entre *Montaigne et l'histoire : Montaigne et l'histoire*. Actes du colloque international de Bordeaux (29 sept.-1^{er} oct. 1988), organisé par La Société française des Seizièmistes, avec la collaboration du Ministère de la recherche et de l'enseignement supérieur, textes réunis par Claude-Gilbert Dubois, Paris, Klincksieck, 1991. Pour un supplément de bibliographie sur cette question, voir entrée « Histoire » par M.-D. Couzinet in *Dictionnaire Montaigne*, p. 533-537.

21 J. Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, testo latino, traduzione e commento a cura di Sara Miglietti, Pisa, Edizioni della Normale, 2013.

confère le fait de former et d'instruire ceux qui lisent ou écoutent (*historia magistra vitae*).

Plusieurs de ces récits concernent des vies de rois, philosophes, personnages illustres, qui sont pris comme exemple ; d'autre part, la plupart de ces narrations historiques ont à faire avec les passions humaines, prises souvent dans leurs manifestations contraires. Ainsi Néron, qui ordonne l'assassinat de sa mère, ne peut que pleurer en la quittant pour la dernière fois (I, 37, 240). La chose essentielle de la relation entre l'épisode individuel et les passions est que, comme nous l'avons déjà souligné en citant Friedrich, aucun de ces épisodes ne permet, à lui seul, de rendre compte de la complexité des passions humaines.

Les études sur l'ensemble des *Essais* de Montaigne prouvent que ces formes brèves d'écriture, que l'on peut appeler anecdotes²², mais aussi exemples, épisodes, évoluent au cours de la rédaction des trois livres des *Essais* ainsi qu'au fil des révisions et des remaniements de l'auteur²³. Montaigne reconnaît que les histoires qu'il raconte « portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matière plus riche et plus hardie : et souvent à gauche, un ton plus délicat, ... » (I, 39, 255) ; cependant, il est indéniable que dans le premier livre des *Essais* les anecdotes concernant les passions se limitent à la présentation d'une situation, au récit d'un épisode. Celles tirées de sources classiques ou d'historiens dépassent en quantité les récits d'événements personnels concernant Montaigne ou sa vie. Nous allons essayer de déceler la nature de l'influence italienne dans ces emprunts et, surtout, dans la description des passions.

Dans une étude datant d'une quinzaine d'années, nous avons essayé de « dessiner » la nature des emprunts italiens dans les *Essais* de Montaigne²⁴. Pour ce faire, il a fallu faire une distinction préalable entre les emprunts directs, aux livres que nous savons que Montaigne possédait ou qu'il a lus²⁵ et les emprunts indirects, plus difficiles à définir, car leur provenance n'est pas clairement identifiable (Montaigne pourrait les avoir lus dans

22 I. Zinguer, « Les anecdotes dans les *Essais* de Montaigne », *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, V, 9, 1974, p. 81-107 et A. Bendelac, « Montaigne et les anecdotes : le réel, la vérité et l'histoire », *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, VI, 7-8, 1981, p. 67-78.

23 Entrée « Anecdotes » par I. Zinguer, in *Dictionnaire Montaigne*, p. 49-51.

24 C. Cavallini, *L'italianisme de Michel de Montaigne*, préface de G. Dotoli, Fasano / Paris, Schena / Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003.

25 B. Pistilli et M. Sgattoni, *La biblioteca di Montaigne*, Préf. di Nicola Panichi, Pise, Edizioni della Normale, 2014.

des ouvrages d'autres auteurs et les avoir cités de manière indirecte). Selon Pierre Villey, la lecture directe des historiens italiens se situe après le voyage en Italie, quand il lit les ouvrages de Giovanni Villani²⁶, de Gerolamo de Franchi Conestaggio²⁷, mais aussi de Girolamo Balbi²⁸. Avant 1580, d'après Villey, il n'aurait lu que Machiavel, l'Arioste, Pétrarque, l'Arétin et, surtout, Guichardin²⁹. La lecture de Paolo Giovio ne se situe qu'après 1582 ; après un voyage en Italie, en effet, Montaigne augmente le nombre de ses lectures italiennes, parmi lesquelles figurent plusieurs livres de Paolo Giovio³⁰.

Nous allons partir des épisodes que Montaigne emprunte à François Guichardin et à son livre *Storia d'Italia*, dont l'editio princeps in-folio fut imprimée à Florence en 1561 (Firenza, L. Torrentino³¹). L'édition la plus connue de l'ouvrage reste toutefois celle qui fut imprimée quelques années après, en 1564, à Venise, par Giolito de' Ferrari. Premièrement, Montaigne lit Guichardin en italien³², ce qui constitue déjà un élément important pour notre propos, car cela signifie que nous pouvons avancer l'hypothèse de l'existence d'une influence réelle sur la forme de la narration, sur la langue et, donc, sur la représentation des passions.

26 Giovanni Villani avait publié en 1337 son ouvrage *Chroniche di messer Giovanni Villani, nelle quali si tratta dell'origine di Firenze, et di tutti e fatti e guerre state fatte da Fiorentini nella Italia, et nelle quali [...] fa mentione dal principio del mondo infino al tempo dell'autore, di tutte le guerre state per il mondo [...]* (Venise, Bartholomeo Zanetti), qui connut beaucoup de rééditions par la suite.

27 Ieronimo de' Franchi Conestaggio, *Dell'Unione del regno di Portogallo alla corona di Castiglia*, (Gênes, Bartoli, 1585).

28 *Viaggio dell'Indie Orientali di Gasparo Balbi Gioielliero Venetiano, nel quale si contiene quanto egli in detto viaggio ha veduto per lo spatio di 9 anni consumati in esso dal 1579 fino al 1588*, Venise, C. Borgominieri, 1590.

29 P. Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, Paris, Hachette, 1908. Mais auparavant Villey avait publié *Les livres d'histoire moderne utilisés par Montaigne*, Paris, Hachette, 1908. Guichardin, avec Machiavel, représente un point de repère pour l'historiographie italienne de la Renaissance. Voir Franco Fido, *Machiavelli, Guicciardini e storici minori del primo Cinquecento*, Padoue, Vallardi, 1994.

30 P. Giovio, *Commentario delle cose de' Turchi*, Vinegia, in casa dei figliuoli d'Aldo, 1541 et P. Giovio, *Delle historie. Prima (Seconda) parte*, trad. Ludovico Domenichi, Venise, Giorgio de' Cavalli, 1564, traduites par D. Sauvage en 1581 (Paris, Dupuis). Sur les traductions italiennes en France à la Renaissance, voir le répertoire par J. Balsamo – V. Castiglione Minischetti – G. Dotoli, *Les traductions de l'italien en français au XVI^e siècle*, en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France, Fasano-Paris, Schena-Hermann, 2009.

31 *La Historia di Italia di m. Francesco Guicciardini gentil'huomo fiorentino [...]*, in Firenza, appresso Lorenzo Torrentino impressor ducale, 1561. L'édition fut imprimée par les soins d'Agnolo Guicciardini, sous la protection des Médicis.

32 P. Villey l'avait déjà affirmé en 1908 (*Les livres d'histoire moderne*, p. 47).

Guichardin fournit des faits importants à au moins six essais, ceux qui, dans l'édition de 1580, portent les numéros 3, 5, 6, 12, 13 et 34. Que Montaigne les ait pris directement de l'œuvre de Guichardin, la fidélité de la traduction ne permet guère d'en douter. Ce sont les mêmes termes³³.

Montaigne lisait Guichardin dans un exemplaire qui ne nous est pas parvenu mais dont la présence dans la célèbre librairie ne peut être contestée³⁴. Montaigne nous fait part de son jugement sur Guichardin historien dans le chapitre II, 10 (« Des Livres »). Ce jugement remonte aux années 1570-1572, quand il lit les *Storie d'Italia* « dans le texte italien, probablement dans l'édition de 1564, et ne semble pas s'être servi de la traduction française due à Jérôme de Chomedey (1568)³⁵ ». Il vaut la peine de citer le passage en entier car Montaigne affirme deux choses qui mettent l'accent sur des éléments que nous avons déjà évoqués. Tout d'abord, Guichardin raconte « la vérité des affaires de son temps », ratifiée par le fait qu'il a été non seulement témoin de ce qu'il écrit mais souvent « acteur lui mesme, et en reng honorable ». D'autre part, les récits de Guichardin sont impartiaux ; ils ne veulent pas conduire le lecteur à une conclusion, fût-elle vertueuse ou édifiante, mais tout simplement présenter les choses ; raison pour laquelle, du point de vue de la morale ou, mieux, des morales³⁶, l'auteur des *Essais* préfère être prudent dans son jugement :

Voicy ce que je mis, il y a environ dix ans en mon Guicciardin (car quelque langue que parlent mes livres, je leur parle en la mienne) : Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul autre, on peut apprendre la verité des affaires de son temps : aussi en la pluspart, en a-il esté acteur luy mesme, et en rang honorable. Il n'y a aucune apparence que par

33 P. Villey, *Les sources et l'évolution des Essais de Montaigne*, p. 312.

34 B. Pistilli et M. Sgattoni, *La biblioteca di Montaigne*, p. 42 : « In qualche caso, come quello delle opere di Guicciardini, De Commynes, Martin et Guillaume du Bellay, il mancato ritrovamento non può comunque lasciar dubbi sulla loro presenza nella libreria, certificate dai giudizi di sintesi apposti sui relativi esemplari poi riportati per intero nel capitolo Des livres (II, 10) degli Essais [...] ».

35 J. Balsamo (entrée « Guichardin, François (Guicciardini) », in *Dictionnaire Montaigne*, p. 520-521) reprend l'opinion de Villey quant à la traduction de Chomedey (*Les livres d'histoire moderne*, p. 47).

36 Ph. Desan, *Montaigne. Les formes du monde et de l'esprit*, Paris, PUPS, 2008, chap. 9 « Morales », p. 151. Ph. Desan trace bien les limites de la définition de morale pour la Renaissance, puis il parle pour Montaigne de « réflexions sur les mœurs et les coutumes » (p. 151) qui ne doivent pas être considérées comme des commentaires philosophiques sur une condition humaine abstraite, mais sur un *bic et nunc* précis et déterminé.

haine, faveur, ou vanité il ayt déguisé les choses : dequoy font foy les libres jugemens qu'il donne des grands : et notamment de ceux, par lesquels il avoit esté avancé, et employé aux charges, comme du Pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichis de beaux traits ; mais il s'y est trop pleu : car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un sujet si plain et ample, et à peu près infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le caquet scholastique. J'ay aussi remarqué cecy que, de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils, il n'en rapporte jamais un seul à la vertu ; religion, et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteintes au monde ; et, de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en rejette la cause à quelque occasion vitieuse, ou à quelque profit. Il est impossible d'imaginer, que parmi cet infiny nombre d'actions dequoy il juge, il n'y en ait eu quelqu'une produite par la voye de la raison. Nulle corruption peut avoir saisi les hommes si universellement, que quelqu'un n'escape de la contagion : cela me fait craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust, et peut estre advenu qu'il ait estimé d'autrui selon soy³⁷.

Quand Montaigne parle de « de tant d'ames et effects qu'il juge, de tant de mouvemens et conseils », il prouve son attention non seulement pour l'événement historique en soi, mais pour les hommes qui y sont impliqués. Les passions dont ces hommes font preuve pendant que les choses se déroulent intéressent Montaigne car il est « habitué à observer sa propre vie à travers celle des autres³⁸ » et parce qu'il existe une certaine ressemblance entre les dynamiques affectives et actionnelles des hommes (« les hommes sont tous d'une espece : et sauf le plus et le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instruments pour concevoir et juger » (I, 40, 259³⁹).

Ce sont, toutefois, des passions liées au caractère individuel, des passions « anthropologiques », comme les appelle Emiliano Ferrari, c'est-à-dire liées à une « égalité anthropologique naturelle, au-delà des hiérarchies, des différences sociales⁴⁰ » et qui caractérisent tous les êtres

37 Montaigne, *Les Essais*, édition de Pierre Villey, Paris, PUF, 1965, II, 10, 418.

38 E. Ferrari, *op. cit.*, p 167.

39 À partir de l'édition 1595, le chapitre qui avait jusque-là été le I, 14 devient le I, 40, ce qui provoque un décalage dans la numérotation des chapitres du premier livre. Puisque notre article suit la pagination des *Essais* dans l'édition de la Pléiade, qui suit celle de 1595, ce chapitre est le I, 40. Voir la note introductive au chapitre I, 14 dans l'édition Pléiade par M. Magnien et C. Magnien-Simonin (p. 1351). Cependant, nous indiquons aussi entre parenthèses la numérotation du chapitre dans l'édition Villey.

40 E. Ferrari, *op. cit.*, p. 169.

humains. Il faut exclure de cette catégorie ce qu'on pourrait appeler les « passions politiques⁴¹ », dans lesquelles nous pouvons inclure la longue liste de conseils, opinions, descriptions de la vertu des princes, des rois, des chefs militaires dont les mêmes auteurs se faisaient parfois porteurs. Il suffit de citer Guichardin sous cet angle différent, avec ses *Più Consigli et Avvertimenti di M. Fr. Guicciardini*, imprimés à Paris par les soins de Jacopo Corbinelli⁴² et dédiés à Catherine de Médicis⁴³, assorti d'une traduction d'Antoine de Laval⁴⁴. Mais nous sommes dans ce cas dans une situation qui s'éloigne de notre propos. Le domaine des passions que nous pouvons définir comme « politiques » est très vaste et les auteurs qui l'explorent dans la seconde moitié du XVI^e siècle comptent des précurseurs illustres, comme Érasme et son *Éducation du prince chrétien (Institutio principis christiani, 1516)*.

Pour ce qui est de cette typologie de passions, les spécialistes ont déjà effectué une analyse assez approfondie pour prouver qu'il y a une méthode précise dans la description, qui porte les auteurs, souvent des historiens, à utiliser toujours les mêmes syntagmes et locutions. Guichardin et Della Casa le font par exemple pour présenter une théorie précise de la « raison d'état », en utilisant des expressions assez proches⁴⁵. Dans une étude sur la *Naissance de la méthode*, Philippe Desan avait analysé la rigueur de la présentation des exemples chez Machiavel, en dévoilant « une exposition parfaite et ordonnée d'idées politiques⁴⁶ ». Encore une

41 L'expression est de G. Hoffmann, (« Le roi "débonnaire" : Duplessis-Mornay, Montaigne et l'image de Henri de Navarre en 1583-1584 »), in *Montaigne politique. Actes du colloque international tenu à University of Chicago (Paris) les 29 et 30 avril 2005*, réunis par Ph. Desan, Paris, Champion, 2006, p. 292.

42 G. Benzoni, « Corbinelli, Jacopo », in *Dizionario biografico degli Italiani*, XXVIII, Rome, 1983, p. 750-760. Voir aussi Paolo Carta, *Francesco Guicciardini tra diritto e politica*, Padoue, CEDAM, 2008, p. 170-187.

43 *Più consigli et auvertimenti di m. Fr. Guicciardini gentilhuomo fior. in materia di repubblica et di priuata, nuouamente mandati in luce : et dedicati a la regina madre del re*. Stampato in Parigi, da Federigo Morello, regio stampatore, 1576.

44 Voir la communication de Maria Elena Severini, « Jacopo Corbinelli e Antoine de Laval : le prime edizioni dei *Ricordi* di Guicciardini in Francia, tra erudizione e vita di corte », au colloque *Un fuoruscito fiorentino alla corte di Francia : Jacopo Corbinelli*, Florence, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 17-18 dicembre 2008. Les actes, à notre connaissance, n'ont pas encore vu le jour.

45 N. Panichi, « Au-delà de la vertu "innocente" : Montaigne et les théoriciens de la raison d'état », in *Montaigne politique*, p. 77-79.

46 Ph. Desan, *Naissance de la méthode : Machiavel, La Ramée, Bodin, Montaigne, Descartes*, Paris, Nizet, 1982, p. 57.

fois, cette présentation se fondait sur l'utilisation de formules figées, de connecteurs logiques précis, de conjonctions et adverbes qui de manière régulière marquaient l'avancement de l'argumentation. Bien que tout le monde soit d'accord sur une subjectivisation de la méthode d'écriture et du style de la description chez Montaigne, il demeure à notre avis indéniable que les textes lus, surtout les textes italiens, puissent avoir influencé sa manière de présenter, voire de considérer, les événements historiques et, avec eux, les passions que la narration évoquait.

GUICHARDIN ET LES PASSIONS
DANS LE LIVRE I DES *ESSAIS*

Nous avons classé les exemples empruntés à Guichardin que nous avons pris en considération, avec l'indication de la « passion », du sentiment que l'exemple cité évoque :

CHAPITRE	TITRE	PASSION
I, 2, 37	« De la Tristesse »	Joie
I, 3, 40	« Nos affections s'emportent au delà de nous »	Courage/Hardiesse
I, 5, 49	« Si le chef d'une place assiegée, doit sortir pour parlementer »	Peur
I, 12, 68	« De la constance »	Constance
I, 18, 80 (I, 19 édition Villey)	« Qu'il ne faut juger de nostre heur, qu'après la mort »	Prudence

Dans le premier livre, il y a encore trois passages tirés de Guichardin, qui ne semblent pas faire entrevoir une passion dans les épisodes racontés : le premier est l'épisode de la mort du pape Alexandre VI, qui mourut en 1503 pour un cas fortuit. Il but du vin empoisonné que son fils le duc de Valentinois destinait au cardinal Hadrien Cornet⁴⁷ (*Storia*

⁴⁷ « Le Duc de Valentinois ayant resolu d'empoisonner Adrian Cardinal de Cornete, chez qui le Pape Alexandre sixiesme son père, et luy alloient soupper au Vatican : envoya

d'Italia, VI, 4⁴⁸); le deuxième est l'épisode du seigneur d'Aubigny qui prit Capoue profitant d'un affaiblissement des contrôles de l'armée de Fabrice Colonne qui défendait la ville et qui était en train de parler (I, 6, « L'heure de parlemens dangereuse », I, 6, 51⁴⁹). Enfin, l'épisode de la rencontre entre Charles Quint et Clément VII à Bologne en 1529, quand l'Empereur permit au pape d'entrer en ville quelques jours avant lui pour lui permettre de se reposer et de se préparer à la rencontre (I, 13, 70)⁵⁰.

Pour ce qui est des épisodes qui contiennent des renvois aux passions, il est évident qu'aucune cohérence ou continuité ne les relie. Il arrive même que Montaigne insère un épisode concernant la joie dans un chapitre qui a pour titre « De la Tristesse » et où cette allusion se justifie par contraste. Montaigne garde par rapport à sa source une certaine liberté, car il cite seulement la partie de l'épisode concerné qui est fonctionnelle dans son discours. Dans l'épisode inséré dans le chapitre « De la Tristesse », Montaigne reprend Guichardin (XIV, 10) pour raconter que le pape Léon X mourut de joie pour une fièvre qui le saisit à la

devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le Pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommandé que pour sa bonté, en servit au Pape, et le Duc mesme y arrivant sur le point de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en prit a son tour; en maniere que le Pere en mourut soudain, et le fils après avoir esté longuement tourmenté de maladie, fut reservé a un'autre pire fortune » (I, 33, 226, I, 34 dans l'édition Villey).

- 48 Pour la *Storia d'Italia*, nous avons consulté plusieurs éditions présentes dans les bibliothèques de Bari, notamment l'édition 1565, *La Historia d'Italia, di M. Francesco Guicciardini gentil'buomo fiorentino, Nuouamente con somma diligenza ristampata, & da molti errori ricorretta. Con l'aggiunta de' sommarij à libro per libro : & con le annotationi in margine delle cose più notabili : fatte dal reuerendo padre Remigio fiorentino. Oue s'è messa ancora una copiosissima tauola per maggior commodità de' lettori* (Venise, Nicolò Bevilacqua), l'édition 1574, réimprimée chez le même éditeur en 1583, *La historia d'Italia di M. Francesco Guicciardini gentil'buomo fiorentino, nuouamente riscontrata con tutti gli altri storici & auctori, ... & ornata in margine con l'Annotationi de' riscontri fatti da Thomaso Porcacchi da Castiglione Arretino. Con un giudicio fatto dal medesimo, per discoprir tutte le bellezze di questa historia [...]*, Venetia, Giorgio Angelieri), l'édition 1590, *La Historia d'Italia di m. Francesco Guicciardini gentil'buomo fiorentino, diuisa in venti libri. Riscontrata con tutti gli altri storici, [...] per Thomaso Porcacchi [...] Con vn giudicio fatto dal medesimo [...] & vna raccolta di tutte le sententie sparse per l'opera. Et con due tauole [...]* Aggiuntai la vita dell'autore, scritta da m. Remigio Fiorentino, In Venise, Paulo Ugolino, 1590.
- 49 Tirée de Guichardin, *Storia d'Italia*, V, 7. Pour les éditions modernes de Guichardin, nous avons utilisé : Fr. Guicciardini, *Opere*, a cura di Vittorio de Caprariis, Milan/Naples, Riccardo Ricciardi, 1961.
- 50 I, 13 « Ceremonies de l'entrevue des Rois ». Tiré de *Storia d'Italia*, XIX, 16.

nouvelle de la prise de Milan. Il n'ajoute pas, comme l'historien italien l'avait fait, que cette fièvre était peut-être le résultat du poison envoyé par François I^{er}⁵¹. L'épisode de la rencontre entre le pape Clément VII et Charles Quint (I, 13, 70) est précédé d'un épisode parallèle, qui raconte la rencontre du pape Clément VII et du roi François I^{er} à Marseille en 1533. Guichardin (XX, 7) ne signale pas que le roi céda la place au pape, comme l'affirme Montaigne.

À vouloir analyser l'ensemble des passions concernées, joie, courage, peur, prudence, constance, le lecteur se rend compte qu'elles sont bien différentes. Voici alors qu'aux passions « primitives » comme les appelle Descartes⁵² dans *Les Passions de l'âme* (1649), c'est-à-dire la joie et la tristesse, s'ajoutent des passions particulières, comme le courage ou la hardiesse que Descartes définit dans l'art. 171 de l'ouvrage de 1649.

Le courage, lorsque c'est une passion et non point une habitude ou inclination naturelle, est une certaine chaleur ou agitation qui dispose l'âme à se porter puissamment à l'exécution des choses qu'elle veut faire, de quelque nature qu'elles soient. Et la hardiesse est une espèce de courage qui dispose l'âme à l'exécution des choses qui sont les plus dangereuses⁵³.

La distinction de Descartes, tout en étant chronologiquement postérieure, cerne bien la question de la nature hétérogène des passions. Aristote, dans le livre II de sa *Rhétorique*, consacré essentiellement aux passions, et tous les traités grecs et latins et sur l'art oratoire proposaient une analyse sur l'éventail des passions, que nous trouvons aussi décrites dans le traité *Sur les passions* de Chrysippe. Les passions présentées dans les épisodes tirés de Guichardin ne sont qu'une petite partie de toutes les passions présentées dans le livre I des *Essais*, considéré comme un « théâtre des passions » envisagées dans leur diversité⁵⁴. Au-delà de la casuistique présentée, il

51 Guichardin, *Storia d'Italia*, XIV, 10 : « [...] non senza sospetto grande di veleno, datogli, secondo si dubitava, da Bernabò Malaspina suo cameriere deputato a dargli da bere. Il quale se bene fusse incarcerato per questa suspicione, non fu ricercata più oltre la cosa, perché il cardinale de' Medici, come fu giunto a Roma, lo fece liberare, per non avere occasione di contrarre maggiore inimicizia col re di Francia, per opera di chi si mormorava, ma con autore e congetture incerte, Bernabò avergli dato il veleno ».

52 La seconde partie de son ouvrage explique les six passions primitives, dont la joie et la tristesse.

53 Voir R. Descartes, *Des passions en général : extrait de « Les passions de l'âme »* : dossier et notes réalisés par M. Rigaiil : lecture d'image par Chr. Hubert-Rodier, Paris, Gallimard, 2008.

54 Fr. Charpentier, « La passion de la tristesse », *Montaigne Studies*, IX, 1-2, 1997, p. 35.

faudrait faire une réflexion sur la langue utilisée, pour voir si les lectures italiennes ont pu influencer la présentation des passions décrites.

Bien que le texte de Guichardin concernant la mort du pape Léon X en 1521 soit résumé par Montaigne en quelques lignes – l’auteur des *Essais* élimine la partie présentant des suspicions sur cette mort, puis il raccourcit les lignes mêmes concernant la mort de Léon – les mots concernant l’« incredibile piacere », traduit par Montaigne de manière littérale « excez de joie » restent identiques. Du point de vue de la syntaxe aussi, les deux auteurs utilisent des formules censées exprimer le lien de cause/effet : la subordonnée de temps/cause pour l’italien (« *avendo avuto* [...]», *e ricevutone* [...]») et la conjonction de cause (tel...que...) en français.

GUICHARDIN

Morì di morte inaspettata, il primo dì di dicembre, il pontefice Leone : il quale, avendo avuto alla villa della Magliana, dove spesso si riduceva per sua ricreazione, la nuova dello acquisto di Milano e ricevutone incredibile piacere, soprapreso la notte medesima da piccola febbre e fattosi il dì seguente portare a Roma, ancora che da’ medici fusse riputato di piccolo momento il principio della sua infermità, morì fra pochissimi dì [...]. (Storia d’Italia, XIV, 10)

MONTAIGNE

[...] Nous tenons en nostre siecle que le Pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu’il avoit extremement souhaitée, entra en tel excez de joye, que la fievre l’en print, et en mourut. (I, 2, 37)

La tendance à raccourcir les passages est très évidente dans les *Essais*. Le lecteur le remarque aussi dans l’épisode du siège de Reggio, où un accident mal interprété par les soldats provoqua une reprise de la bataille (Alexandre Trivulze mourut des suites des coups reçus) pendant la trêve établie pour que Thomas de Foix, sieur de Lescun, puisse parlementer avec Guy de Rangon, gouverneur de Reggio, ville du pape. Le comte de Lescun, pris de peur, accepta l’offre de Rangon de se mettre à l’abri des coups dans la ville ennemie, sur la seule foi dans la parole de son ennemi et sur la sacralité de son propre rôle d’intermédiaire. Guichardin est très explicite dans ce passage à l’égard du comte de Lescun et parle très ouvertement de « spavento » (peur), une passion si forte qu’elle avait bloqué complètement le capitaine, tant qu’il ne savait « *risolversi o a stare fermo o a fuggire*⁵⁵ ».

55 Guichardin, *Storia d’Italia*, XIV, 2 : « *Nel quale stato avendo alcuni del popolo, contro all’ordine dato, aperto una delle porte per introdurre uno carro carico di farina, Buonavalle che era di contro a quella porta, perché le genti dello Scudo sparsesi intorno alle mura ne circondavano una parte,*

Montaigne est plus politique et, vu qu'il s'agit d'un aristocrate français, il est plus prudent dans la description de cette passion, le contraire du courage qui devrait caractériser un bon soldat. Dans les *Essais*, la peur n'est pas a priori une passion négative ; il y a parfois une « éthique de la peur⁵⁶ » quand elle concerne la mort et qu'elle sert à pousser l'homme à se préparer à ce moment. Cependant, dans l'anecdote tirée de Guichardin, la peur est liée à un contexte de guerre et elle est donc soumise à une sorte de tabou « politique⁵⁷ ». Jamais dans le texte français il ne parle de « peur » ; au contraire, il sous-entend que la faute, la peur, était celle de Rangon qui « abandonna de si peu son fort » que la délégation française dut se rapprocher trop de la ville ennemie. Submergée de coups (« de façon qu'Alexandre Trivulce y fut tué ») et pour des raisons de sécurité, la délégation se trouva obligée d'accepter l'offre de Rangon et de s'abriter dans la ville ennemie. Donc si au niveau lexical nous trouvons une sorte de litote qui empêche de nommer la peur, au niveau de la structure du passage il faut remarquer une similitude évidente dans l'utilisation de nombreuses phrases subordonnées, surtout temporelles ou causales, qui font avancer l'argumentation et la narration jusqu'au dénouement de l'action (« essendo egli [...] e lamentandosi [...], nè sapendo [...] », subordonnées de cause pour l'italien – « lors que [...], car [...] non seulement [...] de façon que [...], mais [...] », subordonnées temporelles et de cause/effet pour le français).

si spinse innanzi con alcuni uomini d'arme, per entrare dentro : ma essendone cacciato e serrata la porta con grande strepito, il romore, venuto nel luogo dove lo Scudo e il governatore parlavano, fu cagione che quegli della terra e alcuni de' fuorusciti, de' quali erano piene le mura del rivellino, scaricati gli scoppi contro a quegli che erano vicini allo Scudo, ferirno gravemente Alessandro da Triulzio, della quale ferita morì fra due giorni, indegno certamente di questa calamità perché avea dissuaso il venire a Reggio : gli altri fuggirono : né salvò lo Scudo altra cosa che il rispetto che ebbe, chi voleva tirare a lui, di non percuotere il governatore. Ma essendo egli pieno di spavento, e lamentandosi essergli mancato della fede, né sapendo risolversi o a stare fermo o a fuggire, il governatore, preso solo per la mano e confortandolo che sopra la fede sua lo seguitasse, lo introdusse nel rivellino : non l'accompagnando altri de' suoi che La Motta gentiluomo franzese : e fu cosa maravigliosa che tutte le genti d'arme, come intesono lo Scudo essere entrato dentro, andata tra loro la voce che era stato fatto prigionio, si messono in fuga, con tanto timore che molti di loro gittorno le lancie per le strade, pochissimi furono quegli che aspettassino lo Scudo. »

- 56 J. D. Lyons, « Éthique de la peur », *Bulletin de la société des amis de Montaigne*, n. 55, 2012-1, p. 197-209.
- 57 Sur l'importance de la dimension politico-sociale pour Montaigne, voir la biographie de Montaigne par Ph. Desan, *Montaigne. Une biographie politique*, Paris, Odile Jacob, 2014. Voir aussi A.-M. Cocula, *Montaigne. Les années politiques*, Bordeaux, Éditions confluentes, 2011.

GUICHARDIN

Ma essendo egli pieno di spavento, e lamentandosi essergli mancato della fede, né sapendo il governatore, presolo per la mano e confortandolo che sopra la fede sua lo seguitasse, lo introdusse nel rivellino [...]. (Storia d'Italia, XIV, 2)

MONTAIGNE

Comme fit en la ville de Regge, le comte Guy de Rangon (s'il en faut croire du Bellay, car Guicciardin dit que ce fut luy mesmes) lors que le Seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer : car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement Monsieur de l'Escut et sa troupe, qui estoit approchée avec luy, se trouva le plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y fut tué, mais luy mesme fut contrainct, pour le plus seur, de suivre le Comte, et se jeter sur sa foy à l'abri des coups dans la ville. (I, 5, 49)

Toutes les passions décrites par Guichardin dans son *Histoire d'Italie* ont des connexions avec la vie militaire. La constance du chapitre I, 12, si bien définie par Montaigne dans le même chapitre (« Et le jeu de la constance se joue principalement à porter de pied ferme, les inconveniens où il n'y a point de remede », I, 12, 67) est donc plutôt la maîtrise de soi que Laurent de Médicis, père de la reine-mère Catherine eut au cours de la bataille de Mondolphe en 1517 quand il esquiva un coup, faisant preuve de calme et de lucidité lorsqu'il se mit à quatre pattes. Pour Montaigne, en effet, souvent les contraires se rejoignent. Dans le cas de la constance, il le dit clairement dans une des premières phrases du livre I : « Toutesfois la braverie, la constance, et la resolution moyens tous contraires, ont quelquefois servy à ce mesme effect » (I, 1, « Par divers moyens on arrive à pareille fin », 31). Ainsi, à propos de Laurent de Médicis :

GUICHARDIN

[...] il colpo del quale per schifare gittandosi in terra bocconi, innanzi che arrivasse a terra, il colpo, che altrimenti gli avrebbe dato nel corpo, gli percosse nella sommità del capo, toccando l'osso e riuscendo lungo la cotenna verso la nuca. (Storia d'Italia, XIII, 4)

MONTAIGNE

[...] voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup, qui ne luy rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. (I, 12, 68)

Montaigne suggère que les actions, qui semblent résulter de la constance, sont bien plutôt le résultat d'un réflexe sans jugement préalable, la chose

étant trop soudaine pour être soumise à une réflexion⁵⁸. Ici aussi le texte est presque repris littéralement de l'italien (« *che altrimenti* » traduit par « car autrement »), tout l'épisode étant constitué en effet de deux parties de discours, la première décrivant l'homme qui se jette à terre (« *in terra bocconi* », « faire la cane »), la deuxième décrivant les conséquences du coup (« *gli percosse la sommità del capo* », « ne luy rasa que le dessus de la teste »). La constance, la maîtrise de soi dont fait preuve Laurent de Médicis rappelle la hardiesse d'un autre épisode, qui a pour protagoniste Théodore Trivulce. Ce dernier préféra faire passer le cadavre de Bathélemy d'Alviane par la force à travers les terres ennemies plutôt que de demander un sauf-conduit pour un capitaine qui n'avait jamais eu peur de l'ennemi.

GUICHARDIN

E volendo condurlo a Vinegia, non comportò Teodoro Triulzio che per potere passare per veronese si dimandasse, come molti ricordavano, salvocondotto a Marcantonio Colonna ; dicendo non essere conveniente che chi vivo non aveva mai avuto paura degli inimici, morto facesse segno di temergli. (Storia d'Italia, XII, 17)

MONTAIGNE

Barthelemy d'Alviane, General de l'armée des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceux de l'armée estoient d'avis, qu'on demandast sauf-conduit pour le passage à ceux de Verone : mais Theodore Trivulce y contredit ; et choisit plustost de le passer par vive force, au hazard du combat : n'estant convenable, disoit-il, que celui qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, estant mort fist demonstration de les craindre. (I, 3, 40-41)

Montaigne paraphrase ici le texte italien, qu'il rallonge de quelques lignes pour expliquer le contexte de l'événement ; il choisit toutefois de citer la phrase de Trivulce que Guichardin lui-même avait rapportée dans son texte (« *dicendo...* ») au discours direct (« *disoit-il* »). La phrase de Trivulce est traduite de manière littérale et marque l'étendue du courage et de la hardiesse de ce capitaine, Barthélemy d'Alviane, qui n'avait jamais eu peur de ses ennemis.

58 « [...] voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane : car autrement le coup, qui ne luy rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doute dans l'estomach. Pour en dire le vray, je ne croy pas que ces mouvemens se fissent avecques discours : car quel jugement pouvez vous faire de la mire haute ou basse en chose si soudaine ? et est bien plus aisé à croire, que la fortune favorisa leur frayeur : et que ce seroit moyen une autre fois aussi bien pour se jeter dans le coup, que pour l'éviter » (I, 12, 68-69).

La dernière des citations ne mentionne aucune passion de manière explicite, mais le lecteur peut aisément inférer du discours et du contexte qu'on parle de la prudence. Elle permet le contrôle des passions, et se rapproche de la constance, s'élevant souvent à la hauteur d'une vertu, les limites entre passions et maîtrise des passions étant souples et mouvantes : « [...] ce Ludovic Sforce dixiesme Duc de Milan, soubs qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches; mais après y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché » (I, 18, 80). Cette brève réflexion est librement tirée de Guichardin; très librement même, car le passage que Guichardin consacre à Ludovic Sforza est très long et raconte les détails de sa captivité⁵⁹. La conclusion de l'auteur italien est lapidaire : « *tanto è varia e miserabile la sorte umana, e tanto incerte a ognuno ne' tempi futuri le proprie condizioni* » (*Storia d'Italia*, IV, 14) et coïncide avec le titre du chapitre I, 18 : « Qu'il ne faut juger de nostre heure, qu'après la mort ». Les parties du bref récit de Montaigne qui reprennent le texte italien sont justement celles qui opposent la grandeur et le bonheur du passé de Ludovic à la misère de la prison, qui dura dix ans (« *nella quale stette circa dieci anni* », « après y avoir vescu dix ans »). La phrase utilisée par Guichardin met en évidence le contraste entre l'immensité de l'ambition de Sforza qui visait la totalité du territoire de la péninsule et les limites physiques de sa prison (« *rinchiudendosi in una angusta carcere i pensieri e l'ambizione di colui che prima appena capivano i termini di tutta Italia* »); cette même opposition est proposée par Montaigne, dans une version moins efficace quand il rappelle que sous le Duc « avoit si long temps branslé toute l'Italie ». Montaigne reprend l'idée de l'étendue du territoire italien qu'on trouve chez Guichardin; l'historien italien met bien en relief le contraste entre l'Italie et l'ambition de Sforza.

59 Nous citons ici le passage en entier : « *Fu Lodovico Sforza condotto a Lione, dove allora era il re, e introdotto in quella città in sul mezzodì, concorrendo infinita moltitudine a vedere uno principe, poco fa di tanta grandezza e maestà e per la sua felicità invidiato da molti, ora caduto in tanta miseria : donde, non ottenuta grazia di essere, come sommamente desiderava, intromesso al cospetto del re, fu dopo due dì menato nella torre di Locces, nella quale stette circa dieci anni, e insino alla fine della vita, prigione : rinchiudendosi in una angusta carcere i pensieri e l'ambizione di colui che prima appena capivano i termini di tutta Italia. Principe certamente eccellentissimo per eloquenza per ingegno e per molti ornamenti dell'animo e della natura, e degno di ottenere nome di mansueto e di clemente, se non avesse imbrattata questa laude la infamia per la morte del nipote : ma da altra parte di ingegno vano e pieno di pensieri inquieti e ambiziosi, e disprezzatore delle sue promesse e della sua fede : e tanto presumendo del sapere di se medesimo che, ricevendo somma molestia che e' fusse celebrata la prudenza e il consiglio degli altri, si persuadesse di potere con la industria e arti sue volgere dovunque gli paresse i concetti di ciascuno* ».

Il est évident que la lecture de Guichardin influence de manière importante le texte des *Essais*, non seulement du point de vue du contenu, mais aussi du point de vue du style de la narration ; cependant, l'analyse aurait besoin d'être encore poursuivie. Les passions qui reviennent dans les anecdotes historiques semblent être proches de celles que présentent les *exempla* classiques voués à la formation des lecteurs ou à l'illustration d'un parcours d'éducation par l'exemple. C'est la fonction que l'exemple tiré des classiques latins et grecs avait dans les collèges pour les étudiants qui mettaient en scène des pièces. Le personnage « vient sur scène évoquer ses malheurs et pleurer sur ses joies passées » ; l'étudiant qui interprète ce personnage ou cite ses actions et raconte son histoire, « n'oubliera guère ces exemples classiques et ces *topoi* rhétoriques⁶⁰ ». Les personnages des anecdotes historiques jouent donc ce rôle, se faisant porte-parole ou interprètes de passions qui, quant à elles, illustrent bien la diversité et le nombre « infiny » de clivages auxquels l'âme et le corps⁶¹ sont soumis. Car Montaigne est bien conscient de l'unité entre l'âme et le corps, mais en même temps il sait aussi qu'une généralisation sur les connexions, les résultats, les exemples, les interactions entre les phénomènes liés à l'un et à l'autre est impossible. L'exemple doit donc décrire, sans tirer aucune conclusion. Il va sans dire que le choix même des passions à traiter, des épisodes, des personnages, de la langue, du style, de telle ou telle expression ou locution, et le choix de l'agencement de l'anecdote dans l'ensemble du chapitre ainsi que le choix de l'agencement du chapitre dans l'ensemble du livre des *Essais* constitue déjà une trace qui pousse à la réflexion. C'est pour cela qu'à notre avis, l'influence des passions et de leur description à travers le filtre des lectures italiennes, dont cet article ne constitue qu'une première ébauche, pourrait être une piste intéressante à parcourir.

Concetta CAVALLINI
Università di Bari Aldo Moro

60 M. Ferrand, « Le théâtre des collèges, la formation des étudiants et la transmission des savoirs aux XV^e et XVI^e siècles », *Camenulae*, n° 3, juin 2009, p. 9. (<http://www.paris-sorbonne.fr/revue-en-ligne-camenulae>)

61 C. Montaleone (*Montaigne o la profondità della carne*, Milano/Udine, Mimesis edizioni, 2015) analyse la complexité du rôle du corps dans la constitution de l'identité de l'individu mais aussi dans la conception des *Essais*.